

CXV

Petite Mère

De Marseille à Gênes, le voyage tout le long de la Méditerranée, sur cette côte d'azur où tant de malades, tous les ans, vont chercher la santé, tant d'heureux, une distraction nouvelle, tant d'attristés, l'oubli de leur chagrin, de Marseille à Gênes, le long de la côte française, aussi bien que de la côte italienne, le voyage est un perpétuel enchantement des yeux.

Sur cette route, San-Remo est un séjour d'hiver très recherché pour son climat si doux. La promenade la plus abritée de la ville, la promenade de prédilection des malades qui viennent à la Méditerranée, sous la chaleur clémente de ce joli ciel, chercher un peu de vie, un peu d'espérance, est le chemin de Berigo, le plus agréable de toute la baie. Là, toujours du monde, sous les arbres de la promenade.

Le jour où notre récit nous y amène, à la tombée de la nuit, trois personnes étaient assises dans des fauteuils de jonc, près de la mer, à l'extrémité Est du chemin de Berigo. Deux femmes et un homme.

Des deux femmes, l'une était vieille. L'autre, presque encore jeune, une enfant, à peine une jeune fille. L'homme c'était Mascarot. La jeune fille, au pâle et doux visage, aux yeux légèrement cerclés de bleu, d'apparence malade, c'était Suzanne. La vieille, c'était Denise, sœur de Mascarot.

—Comment te sens-tu, Suzanne ? dit Mascarot.

—Bien, mon père. Je vous remercie.

—Veux-tu que nous rentrions ?

—Rentrions, dit-elle.

Ils remontèrent la promenade et, en haut d'un étroit chemin bordé de palmiers et d'orangers, Mascarot ouvrit une porte. Ils entrèrent et se trouvèrent dans un jardin tout embaumé, au bout duquel se dressait une petite villa, élégante. Mascarot l'avait louée, et c'était là qu'il habitait avec Suzanne et Denise, une seule domestique leur suffisait. C'était une Italienne, Martha, qu'ils avaient prise dans le pays.

Ce même soir, après dîner, Suzanne se promena encore pendant une demi-heure dans le jardin.

Puis elle rentra dans sa chambre,

Une heure s'écoula. Sa chambre avait une fenêtre sur le jardin et une autre sur l'étroit chemin bordé de palmiers et d'orangers qui grimpait le long de la colline. Contre les persiennes closes de cette seconde fenêtre, elle entendit tout à coup le bruit d'une poignée de gravier jetée prudemment. Elle ouvrit la fenêtre, se pencha, fit un signe. Puis elle la referma, s'enveloppa d'un manteau et descendit. Elle se trouva bientôt dans le jardin. En se baissant le long des charmilles, entre les citronniers et le mur de clôture, elle atteignit la porte et sortit. Elle se trouva dans l'étroit chemin de la colline.

Aussitôt elle fut saisie et comme emportée par une ombre noire, dont le visage était complètement voilé. C'était une femme qui l'attendait là. Elles marchèrent très vite, en silence, longtemps. Puis, comme Suzanne perdait haleine, elle s'arrêtèrent. Alors, sur un banc du jardin public, elles prirent place l'une à côté de l'autre, très près, se serrant, heureuses de se retrouver ensemble, les mains entrelacées et se regardant au fond des yeux.

L'inconnue avait relevé son voile. C'était la gracieuse figure de Marinette, tout animée, dont les yeux brillaient.

Et elles se mirent à parler très bas.

Elles se voyaient ainsi, depuis quinze jours. Pour revoir cette enfant, qu'elle adorait, Marinette avait tout abandonné.

Les rendez-vous n'avaient lieu que le soir, la nuit. Mascarot ne se doutait de rien.

Que dire à cette enfant qui déjà, tremblait aux violences du père. Et Marinette, doucement.

—Plus tard, sans doute, tu sauras ce que tu me demandes, lorsque tu auras vécu davantage, lorsque tu auras un peu plus d'expérience. Ne m'interroge plus. Laisse moi t'aimer comme je t'aime, de tout mon cœur. Ne me reprends pas ton affection, si tu ne veux pas me rendre malheureuse.

—Oh ! petite mère ! Je mourrai plutôt que de ne plus t'aimer, et maintenant que je t'ai retrouvée, je mourrai plutôt que d'être séparée de toi.

Suzanne pencha la tête sur l'épaule de sa "petite mère".

—Va, je sais beaucoup de choses, je sais que je ne vivrai pas très vieille. Eh bien, je voudrais, jusqu'au jour prochain sans doute où Dieu me reprendra, être du moins heureuse et je ne puis plus l'être sans toi !

Marie pleurait.

—Tu es cruelle, chère enfant, bien cruelle.

Suzanne eut un sourire mélancolique.

—Tu le savais bien aussi, toi. Alors pourquoi voudrais-tu mentir ?

Elles restèrent à causer, ce soir-là, plus longtemps que d'habitude, et ce fut Marie qui s'aperçut que les heures s'écoulaient.

—Si ton père apprenait, nous surprenait, se doutait de quelque chose, que deviendrions nous, chère Suzanne ? dit-elle.

Cette crainte était bien efficace, sans doute, car la jeune fille se leva et toutes deux reprirent, pressées l'une contre l'autre, en remontant le chemin entre les palmiers, la direction de la villa. Puis, Suzanne rontra. Au moment où elle pénétrait chez elle, elle poussa un cri de surprise et d'effroi. Son père descendait de sa chambre et la surprenait.

—D'où viens-tu donc, dit-il. Comment se fait-il que tu sois sortie seule alors que tous ici nous te croyions endormie ?

—La nuit était si calme et si douce, père, que je n'ai pas résisté au désir d'aller respirer, au bord de la mer.

—Seule, ainsi, la nuit ?

—Seule, oui, père.

—Tu mens.

—Tu me fais peur !

Ce simple mot parut le calmer. Il est une hésitation, et s'efforça de sourire.

—Je te demande pardon, mon enfant. Seulement, tu me permettras bien de te dire, sans que tu en prennes trop d'émotion, qu'il ne sied pas à une jeune fille de sortir ainsi et que ma surprise, en te voyant, était toute naturelle.

—Il est vrai, père.

—Tu me promets que tu ne sortiras plus ?

—Je te le promets.

Mais de très pâle qu'elle était en disant cela, comme elle savait qu'elle mentait, elle devint rouge.

Mascarot s'en aperçut.

Ce soir-là, il n'insista pas. Mais il se promit de surveiller Suzanne. Pendant les premiers soirs, il ne découvrit rien de suspect. En rôdant autour de la villa, il aperçut à plusieurs reprises une femme voilée, d'allure jeune et élégante, et qui sans doute devait habiter non loin de là, car elle remontait à chaque fois le chemin de la colline, entre les palmiers.

Marie et Suzanne furent prudentes. La première fois qu'elles se revirent, elle restèrent à peine quelques minutes ensemble. Mais, du moins, ces minutes, Suzanne les avait mises à profit.

—Écoute, petite mère, je viens de passer par des heures trop douloureuses, me sentant près de toi et ne pouvant te voir.

Mettons les choses au plus triste. Supposons que mon père découvre notre affection et veuille nous séparer.

—Eh bien ?

—Eh bien, petite mère, dit l'enfant après un moment de silence, il faudra bien que je t'écrive, que je me mette d'une façon quelconque en relation avec toi.

—Voyons, parle. On dirait que tu hésites à me demander quelque chose.

—Où t'écirai-je ? Voilà ce que je veux savoir.

Marie, comme frappé d'une idée, prit tout à coup les mains de Suzanne.

—Jure-moi que tu n'as pas un projet que tu n'oses me dire ?

Suzanne murmura :

—Quel projet aurais-je donc ?

—Eh bien, si jamais nous sommes obligées de nous quitter, j'irai habiter Paris, la rue Lord-Byron, dans le quartier des Champs-Élysées. Il y a là des hôtels tranquilles, des logements tout meublés où j'attendrai qu'une occasion se retrouve de me rapprocher de toi et de te revoir.

—Il me faut le numéro.

—Au numéro quatre, puis-que tu insistes, pourtant, il se peut que l'adresse ne soit pas exacte, car, si je ne trouve pas un logement libre, je m'adresserai ailleurs.

—C'est bien. Je suis tranquille désormais.

Du reste, les craintes d'avenir exprimées par Suzanne ne sembleraient pas devoir se réaliser. Elles se voyaient, sinon tous les soirs, du moins trois ou quatre fois par semaine. Et Suzanne disait à Marie, parfois.

—Sais-tu bien que je me sens presque vigoureuse maintenant. C'est à toi que je le dois. Je suis sûre que si nous pouvions vivre au grand jour l'une auprès de l'autre, je guérirais tout à fait. . . tout à fait. . .

Parfois aussi, hélas ! une petite toux l'interrompait, dans ses tendresses exquises, et, quand elle appuyait son mouchoir sur ses lèvres et qu'elle le retirait, il y avait une petite tache de sang qu'elle cachait bien vite. Marie faisait semblant de ne pas voir. Mais elle en frémissait de tout son corps.

Cependant, bien que Mascarot se fût relâché de sa surveillance, il ne laissait pas que d'examiner sa fille, parfois, à la dérobée. Il y avait une trop grande différence entre l'attitude de Suzanne depuis quelques jours et sa tristesse pendant qu'il passait les nuits à guetter sa sortie de la villa, pour qu'il n'en fût pas frappé.

Un soir, vers onze heures, il était caché en face de sa villa, de façon à ne pas être vu, mais à ne rien perdre de ce qui s'y passerait.